

# 1. Au vent de la mer d'Iroise

LV(H) BRUNO LEUBA

*Cette contribution aux « Voyages immobiles » - la première à être publiée - donne, dans un esprit très « lettres françaises », un bon départ à ces escales.*

Quand l'aspirant de Marine Antoine Ferlace prit le quart ce matin-là à huit heures, il n'était pas de bonne humeur. La raison majeure en était qu'il n'avait pas assez dormi. La veille, il avait assuré le quart du soir de huit heures à minuit. En quittant la passerelle, il était passé au carré. Autour de la table, il avait trouvé trois bridgeurs désenchantés par le départ du quatrième qui venait de prendre sa place à la passerelle. Il y avait l'officier mécanicien, le docteur du bord et un réserviste embarqué pour une période de quelques jours. Grâce à ce dernier, on pouvait depuis le début de la semaine organiser régulièrement une table, et les officiers ne s'en privaient pas. Ferlace fut donc prié de prendre la place laissée vacante. Il refusa d'abord, en arguant de son besoin de dormir avant le quart du lendemain. Mais ce fut un concert de protestations assorties de moqueries. « Allons, midship, à ton âge, si tu dois aller te coucher comme les enfants ! » Le réserviste ne disait rien, mais souriait doucement. Puis les demandes devinrent presque des ordres. « Midship, assieds-toi, prends les cartes, c'est à toi de donner ». Et, après s'être fait prier, Ferlace s'assit, espérant s'en tirer à bon compte avec quelques donnes. Mais la partie se prolongea. Chaque fois qu'il faisait mine de se relever, il se faisait rabrouer et on le forçait presque à se rasseoir. La partie se termina fort tard, il ne se coucha qu'à près de trois heures du matin, et pour ajouter encore à sa fureur, il avait perdu. Pendant la soirée, il avait avalé plusieurs verres de whisky. Il y avait toujours quelqu'un pour le resservir quand son verre était vide. En bref, il avait le sentiment de s'être fait rouler,....exactement comme un midship. Il était furieux et vexé à la fois. Il se coucha de mauvaise humeur, avec un léger mal de tête, puis se réveilla dans le même état, avec l'impression d'avoir dormi cinq minutes. Il répondit d'un ton rogue au matelot qui lui servait un café au carré, et monta prendre son quart en faisant des vœux pour qu'il ne s'y passât rien.

La mer était belle ce matin-là, peu agitée, le ciel était bleu, seul un léger vent soufflait : le lieutenant de quart qui l'avait précédé de quatre à huit lui passa la suite. Il n'y avait pas grand- chose

à signaler. Route au 85 à 8 noeuds. Il jeta un coup d'oeil sur les ordres pour la nuit du commandant : rien de spécial. Comme à l'accoutumée, celui-ci avait demandé qu'on le réveillât si quelque autre bâtiment passait trop près, crainte classique de l'abordage, ou si la mer devenait forte, mais il n'y avait rien à craindre : le beau temps était établi pour un moment. Les deux quarts de nuit s'étaient déroulés tranquillement, et pour l'instant tout allait de même. Ferlace se détendit un peu, et un reste de lucidité et de franchise lui fit admettre que l'air frais lui faisait du bien. Il s'installa sur la passerelle, au vent, et regarda la mer.

C'est à ce moment-là que le commandant entra sur la passerelle. Il salua l'officier de quart d'un sonore « Bonjour Monsieur Ferlace ». Celui-ci répondit en se raidissant légèrement par le traditionnel « Mes respects, commandant ». Le commandant souriait, paisible. On le sentait heureux d'être là, sur sa passerelle. Il salua également l'officier-marinier de quart, qui faisait office d'adjoint de Ferlace et les hommes de veille. Il jeta brièvement un regard sur le livre de bord, relut rapidement les instructions pour la nuit qu'il avait écrites la veille avant d'aller dormir. Il constata qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire : le bâtiment avait suivi la route prévue et le temps était resté beau, sur une zone quasi-déserte où l'on n'avait rencontré personne. Alors il s'installa sur le fauteuil qui lui était réservé, le fauteuil du pacha, et regarda la mer.

Il avait déjà allumé sa pipe, et des petites bouffées de fumée s'en échappaient de temps en temps, vite emportées par le vent. La mer était d'huile ou presque, juste agitée de petites vaguelettes que couronnait à peine un reste d'écume lorsque la route du bateau les brisait. Le soleil leur donnait des couleurs profondes, et faisait jaillir de temps en temps des éclats d'argent. Le bateau avançait sans peine dans cette mer qui se laissait faire, et la poussée des moteurs ne laissait se manifester qu'un léger tangage. Des cheminées s'échappaient aussi une légère fumée, qui partait lentement à la dérive, sous l'effet de la vitesse, légèrement sur bâbord.

Ferlace, tout à sa mauvaise humeur, s'agaçait de la présence du commandant. Le manque de sommeil y était pour une large part : il lui semblait que tout le monde, et surtout le commandant, voyait qu'il n'avait pas assez dormi. Pour faire illusion, il se forçait à écarquiller les yeux, se tenait raide et quand il le fallait, donnait des ordres d'une voix sèche. A droite, cinq... route au 90... et puis laissait tomber sa réponse - Bien -, une fois l'ordre exécuté et répété par le barreur. Ce quart du matin démarrait mal, et chacun sur la passerelle, ressentait la tension créée par l'humeur du midship. Après le branle-bas et le petit déjeuner, plusieurs personnes étaient montées. L'officier en second était venu faire un passage rapide. L'officier de réserve s'était tranquillement installé dans un coin et profitait sereinement de son séjour à bord : quand on vient de terre, ces moments-là se goûtent profondément. Après avoir salué les uns et les autres, il n'avait plus pipé mot, mais il semblait toujours sourire en observant le midship. Seul le commandant restait parfaitement détendu. Il regardait la mer et tout ce qui se passait dessus et il savait qu'il avait toute la matinée devant lui avant de retrouver l'escorteur d'escadre aux ordres duquel il devait se mettre.

C'est dans ce silence que le commandant, en tournant la tête vers l'officier de quart, ordonna soudain : « Monsieur Ferlace, demandez donc au médecin de nous monter des capotes anglaises. » Sa voix s'entendit claire dans le silence. Puis il reprit sa position initiale, et se remit à contempler la mer. Ferlace entendit l'ordre, comme tous ceux qui étaient présents. Surpris par la teneur de ce qu'il avait entendu, il attendit une explication, mais rien ne vint. Il jeta un oeil sur le commandant qui regardait au loin. Il se tourna vers le second-maître qui était de quart avec lui, mais il était plongé dans les cartes. Il chercha un secours auprès du réserviste, mais celui-ci s'était mis à regarder avec intérêt les vagues entourant le bateau.

Comment savoir de quoi il s'agissait, était-ce une plaisanterie, que lui voulait le commandant, se moquait-il de lui ? Dans son agacement, Ferlace comprit rapidement qu'aucun moyen de se renseigner rapidement et surtout discrètement, ne lui était accessible. Il n'avait aucune idée des intentions du commandant, ne voulait pas demander des explications, craignant le pire, c'est-à-dire le ridicule. Mais il fallait qu'il réagisse, faute de quoi la demande serait renouvelée, et là, il lui

faudrait bien obtempérer d'une manière ou d'une autre. Alors, Ferlace se décida. D'une voix suffisamment forte pour paraître assurée, mais pas trop forte pour que seul l'intéressé - c'est-à-dire le second maître timonier - son assistant pendant ce quart, l'entende, il prononça : « Lernaquer, demandez au toubib de monter sur le pont des capotes anglaises ». Puis il ajouta perfide « C'est une demande du commandant ». Sitôt dit, de peur de capter un regard d'incompréhension de l'officier marinier, il prit une grande inspiration et regarda au loin, comme si soudain s'était matérialisé sur la mer un objet, quelque bateau remarquable qui nécessitait toute son attention. Il ne manqua pas cependant de jeter un regard de côté, afin de s'assurer que l'ordre donné était bien suivi d'effet, et que quelqu'un, un planton, un matelot de passage ou un volontaire amusé était envoyé pour transmettre cet ordre abscons, auquel lui, Ferlace, ne savait donner aucune explication logique.

Les minutes passèrent que Ferlace trouvait bien longues. Il faudrait bien que le commandant s'inquiète de sa demande. Ferlace n'osait pas regarder vers lui de peur d'entendre un sonore « Alors Ferlace, ces capotes, vous les avez », auquel s'ajouterait un grand rire amusé, et il entendait déjà toute la passerelle, et plus tard tout l'équipage rire à ses dépens. Jamais il ne s'était autant occupé que pendant ces quelques instants. Fébrile, il regardait l'horizon, à travers les jumelles, puis sans les jumelles, il se jetait sur la table à cartes, semblant s'interroger gravement sur la route suivie et le calcul de l'estime. Il prenait bien garde à ne croiser aucun regard, et comme il fallait bien qu'il ait l'air de regarder ce qu'il se passait, dès qu'il levait la tête, son regard virevoltait d'un point à un autre, comme celui d'un magicien qui aurait raté son tour et cherche désespérément de quel côté va apparaître la colombe qui aurait dû sortir de son chapeau. Il guettait des pas dans l'échelle, mais il n'osait demander à Lernaquer si et si oui, comment, il avait exécuté son ordre. Dès qu'une ombre apparaissait, son regard se fixait vers la porte, mais plusieurs fois, il fut déçu, ne voyant arriver que le cuistot avec une cafetière bien chaude - point de capotes - et l'officier en second avec des télex qu'il alla présenter au commandant - toujours point de capotes.

Son inquiétude augmenta quand il entendit les deux officiers converser doucement. Il eut beau tendre l'oreille, il ne saisit pas un mot de ce qu'ils se disaient. En effet, il y avait toujours un peu de bruit sur la passerelle, bruit des hommes, bruit de la mer, bruit du vent... Ferlace enfin eut l'impression de devenir tout rouge lorsqu'il les entendit éclater de rire tous les deux. Il leur tournait le dos à ce moment-là, mais il eut l'impression que leurs regards étaient fixés sur lui et que ces rires moqueurs lui étaient destinés. Sa colère lui revint, et il voulut la vider sur le second maître, mais il se retint au dernier moment : il se rendit compte à temps que toute initiative intempestive ne pouvait qu'aggraver son cas. Alors il rongea son frein en silence, en se demandant comment tout cela allait finir.

Ce fut le toubib qui lui sauva la mise, en apparaissant jovial à la passerelle. A la main, il tenait le précieux paquet de capotes demandé : sauvé, se dit Ferlace, l'ordre a bien été transmis, je m'en sors bien, et il soupira longuement. Il reprit son assurance, se redressa fièrement, d'un air de dire, c'est grâce à moi que ces fichues capotes sont enfin arrivées, oubliant bien vite sa pusillanimité. Le toubib alla directement vers le commandant qui était toujours avec le second. Dans un grand sourire, il s'adressa au Pacha : « Eh bien, commandant, voilà vos capotes, que voulez-vous donc que j'en fasse ? On me dit en bas que vous jouez souvent avec ça. Je vous donne tout le paquet ? »

« C'est ça, toubib, fichez-vous de moi, aidez-moi plutôt à en gonfler quelques-unes, et si comme je le pense le vent est bon, nous les laisserons s'envoler et nous demanderons aux fusiliers de nous monter quelques fusils. Un peu de tir aux pipes nous fera du bien. D'ici midi, c'est ce que nous avons de mieux à faire. » Et ce qui fut dit fut fait. Un quart d'heure plus tard, quelques armes étaient chargées et comme des enfants à la fête foraine, de jeunes matelots et des officiers mariniers anciens, encouragés par le Pacha et son second qui ne manquaient pas eux aussi de s'y essayer, s'exerçaient à viser les capotes bien gonflées qui s'envolaient au vent comme de légers ballons.

Ferlace, tout à son quart, ne participait guère à la fête : le commandant lui avait prescrit de bien maintenir cap et vitesse afin que les vols de capotes soient réguliers et ne soient perturbés que par

les rares sautes de vent. Il lui fallait donc poursuivre sa tâche. Un peu amer d'avoir traversé seul une telle tourmente qui n'en valait pas la peine, il attendait midi avec impatience, quand s'achèverait enfin ce quart qui lui resterait de sinistre mémoire. Mais tout de même, il ne put s'empêcher de sourire quand le toubib lui cria à l'oreille : « Tu vois Ferlace, le bridge le soir jusqu'à point d'heure, des nuits trop courtes et des capotes dans l'air frais du matin, maintenant on sait pourquoi on a choisi de faire notre service dans la marine. » Et se tournant vers le réserviste qui souriait en tirant toujours sur sa pipe : « N'est-ce pas que c'est vrai, et c'est bien pour ça que vous revenez, hein ? Tu verras, midship, nous aussi, nous regretterons tout cela. »